

Petite revue de philosophie

Les Frustrés 2 de Claire Brethécher

Nicole Vincent

Volume 1, numéro 1, automne 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105675ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105675ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vincent, N. (1979). Les Frustrés 2 : de Claire Brethécher. *Petite revue de philosophie*, 1(1), 101–119. <https://doi.org/10.7202/1105675ar>

Les Frustrés 2
de Claire Brethécher

par Nicole Vincent

Professeur au département de français



Dans la Préface du recueil de bandes dessinées *Les Frustrés 2*, Jean Daniel souligne de façon pertinente la dimension politique de l'oeuvre icono-linguistique de Bretécher. Selon lui, " la chronique politique qui pouvait le mieux représenter le *Nouvel Observateur* " est " la page remplie chaque semaine par les dessins de Claire Bretécher " : c'est, dit-il, " l'une des chroniques les plus efficacement politisées de cet hebdomadaire ".

A la vérité, si l'on partage avec Jean Daniel sa conception de la politique, à savoir: " la vie dans la cité, les rapports entre les êtres, mais aussi les comédies que les êtres jouent à l'intérieur de ces rapports ", alors, ces

dessins / textes humoristiques de Claire Bretécher - s'ils se veulent un divertissement - assument, par leur dimension critique, une fonction de dénonciation à laquelle seule la dérision pouvait conférer, à un second degré, une efficacité certaine.

L'univers évoqué par Bretécher n'est pas le monde en général mais bien un monde imaginaire qui tire sa réalité de la fiction de ses représentations du monde; mais si ce monde ressemble étrangement au monde réel de Paris, à une portion particulière de la société parisienne qui est la classe intellectuelle bourgeoise, c'est que la fiction qui l'a produit est fabriquée à partir d'éléments réels, choisis et structurés en fonction d'une représentation vraisemblable de cette réalité. " C'est en se tordant qu'elle (Bretécher) met en histoires nos tics, nos réflexes, nos secrets accommodements avec le ciel des idéologies. Elle est notre contre-pouvoir ", dit Jean Daniel dans cette même préface. En effet, c'est en regardant vivre que l'auteur a réussi à traduire **comment est** l'univers qui l'entoure. C'est par le dessin caricatural et le texte persiflant qu'elle a réussi à **représenter** ses réactions face à un monde qui l'exaspère.

Les Frustrés 2 a été publié en 1976. Il est constitué de 56 planches ou histoires drôles d'une page chacune, qui ont toutes fait l'objet d'une parution antérieure - mais récente - dans le *Nouvel Obs*, au rythme d'une histoire par semaine. Ces histoires drôles s'adressent donc avant tout au public - adulte et intellectuel - , lecteur du *Nouvel Obs*, diffusé d'abord à Paris et dans le reste de la France puis, dans la majorité des pays francophones.

Ses personnages sont presque tous des intellectuels sinon des bourgeois relativement nantis. Les femmes y occupent, en nombre et en actes, une aussi grande place que les hommes; les militants gauchistes (hommes et femmes) y sont particulièrement ridiculisés. Majoritairement, ces histoires mettent en scène des personnages qui parlent, qui discutent. Sur 53 histoires observées (1), 28 représentent des gens **assis** en train de parler, soit plus de 50% des planches. De ces 28 histoires, 18 se passent dans un salon, 5 dans un café-restaurant; les autres, dans une chambre, dans une cuisine, dans une station de métro, devant la télé, à la plage. L'intellectuel de salon, affalé dans un fauteuil ou sur une chaise de café a donc la préséance chez Bretécher. Il est étonnant de constater que 2 histoires seulement concernent des couples qui discutent au lit. Mais si l'on note que le milieu social des " figurants " est davantage exploité que le milieu familial / intime, on s'en étonnera moins.

Les autres scènes représentent des personnages qui discutent **debout** ou **en action**. Sur 9 histoires concernant des gens debout, l'action de trois d'entre elles se situe à la maison, une au restaurant, trois au travail, une sur la rue et une autre dans un aéroport. Donc, près de la moitié mettent en scène des "**gens de salon**" ou de **café qui discutent**. De toutes les situations évoquées, 2 seulement décrivent des personnes qui travaillent.

(1) Trois histoires ont été délibérément écartées parce que difficiles à inclure dans le cadre de cette analyse à cause de leur marginalité. Ce sont les pages 19, 23, 65.

Parmi les 14 scènes de personnages qui discutent en action, 5 se situent à la maison, 4 sur la rue, 3 au travail, 1 dans un magasin et une dernière illustre des gens en tourisme à l'étranger. La répartition ici est plus dispersée mais il est à remarquer que le quart des histoires seulement mettent en valeur des personnages en mouvement. L'impression générale de l'album reste donc celle de **personnages statiques** (75%) en train de parler ou de discuter entre amis, camarades, copines ou conjoints. Le témoignage apporté par Bretécher est celui d'une société en représentation dans des groupes restreints, donc dans des situations qui favorisent l'extériorisation de soi que ni la foule ni la difficulté de l'intimité ne viennent gêner.

La mise en lumières des moeurs bourgeoises parisiennes dont *Les Frustrés* font l'objet motive en quelque sorte cette tentative: celle de relever et de commenter les histoires évoquant:

- la femme libérée... (ou pas?);
- le militant de gauche... (ou la révolution en chambre);
- la mode féminine... (ou l'aliénation);
- les contradictions de la société bourgeoise;
- le langage bourgeois... (ou l'évacuation du sens);
- la société de transition: les rôles nouveaux.

A chaque fois que le choix s'imposait (histoire de ne pas allonger démesurément ce texte), un parti a été pris de jeter un regard sur la situation, les attitudes et les comportements de la femme, tels que Bretécher en donne l'image.

Les valeurs traditionnelles

Bretécher ressasse un certain nombre de clichés sur les valeurs traditionnelles (stéréotypes traditionnels), clichés qui nous font encore sourire s'ils ne nous font plus réagir. Elle met en scène une femme qui reçoit des invités et qui assume tout: fricot, couvert, conversation. Notre ménagère court ou plutôt, elle vole. Les invités font preuve d'une inaptitude totale à l'assister, à la soulager. Isolée dans sa cuisine, exténuée de fatigue, elle devra assumer les corvées qui incombent traditionnellement à la " femme-de-maison ". L'auteur n'aura pas oublié de faire intervenir le mari, à la toute fin, quand il est trop tard, pour offrir ses services. Le scénario est bien connu (*Help*, p. 25.)

Cependant, la jeune femme ira boire du whisky en cachette pour supporter poliment la visite de belle-maman, une belle-mère classique: protectrice à l'égard de son fi-fils, enveloppante, défendant les valeurs familiales sauvegardées (selon elle) par la présence de la mère à la maison et par la venue des enfants. Evidemment, de son discours émanera toute l'hostilité inhérente à la désapprobation dans laquelle elle tient la conduite de sa bru; la connivence avec le fils aura tôt fait d'isoler la jeune femme et de la culpabiliser. Faute de pouvoir utiliser la parole, cette dernière trouvera dans l'alcool la force de résister. Schèmes traditionnels où la seule conduite possible est celle "d'écraser" (*Belle-maman Blues*, p. 16).

Au travail, la jeune femme subira une pression psychologique et morale odieuse quand elle veut démissionner pour aller travailler ailleurs où on lui fait de

meilleures conditions; si elle ne considère pas son patron comme un bienfaiteur, elle sera traitée de salope. Rappel des préjugés contre les femmes à qui on fait une faveur quand on les embauche (*Cher bienfaiteur*, p. 41).

Que dire aussi de Mme Lemercier, institutrice rejetée, haïe, dont le désarroi est exploité subrepticement; le maître d'école qui se jette sur elle obtient vite son assentiment: une femme malheureuse ne doit-elle pas recevoir comme cadeau céleste, ce phallus empressé? (*Sensation*, p. 39).

Bref, une impression de résignation et d'impuissance se dégage de ces images traditionnelles de la femme.

La femme libérée... ou pas?

La femme libérée, assoiffée d'égalité n'est pas non plus boudée par l'ironie de Bretécher.

Le compromis que la femme accepte de faire (celui d'un voyage obligé) est assorti d'une discussion-bidon préalable, histoire de résister un peu. Le flot de paroles prend le pas sur le tact et s'il y a une stratégie, c'est celle de faire mériter au mari la concession consentie. Ici, le discours-prétexte libère de la sensation d'être possédée, dominée (*Stille Nacht*, p. 40).

Situation similaire dans *Amazone* (p. 61) où la résistance à la domination de l'homme est feinte dans un discours-prétexte. En effet, cette femme-forte-libérée-indépendante bascule vite dans le mythe de celle-qui-a-moralement - besoin - de - s'appuyer - sur - un - homme dès l'instant où elle sent abolie la résistance de l'homme à

l'image projetée de la femme autonome. Quel jeu (de vilain) l'auteur prête-t-elle à cette femme libérée? Simple besoin de vaincre des résistances, d'assujettir l'homme à sa guise? Ou bien, exploite-t-elle le changement de registre qui s'opère dès que la femme se sent admirée et qu'une certaine intimité lui permet de s'abandonner? Disparition du paraître au profit de l'être quand la situation oblige à quitter le ton de parade? Quoi qu'il en soit, la libération des femmes, dans cette B.D., est davantage discours que vécu; bien qu'elles aient " pratiqué " (!) des tas de garçons, elles cherchent toujours la grande histoire sentimentale et s'intéressent vivement à ce que ces " Phalocrates " pensent d'elles! (*Guide des passions*, p. 35).

Dans *Nouveaux contes de fées* (p. 27), on croirait lire l'image rêvée de la femme libre, dégagée de la dépendance traditionnelle des femmes-en-amour à l'égard de l'homme. C'est l'homme qui discourt (ils sont tous deux au lit), il témoigne de son admiration pour l'intelligence de sa partenaire, pour son indépendance, sa beauté. Il se sent à égalité avec cette femme qu'il dit " formidable ". La faiblesse de l'homme est à signaler: s'il décrit sa compagne comme formidable, c'est précisément parce qu'il peut **parler avec** elle après l'amour; or, il jacasse et elle se tait. Puis, il lui avoue son sentiment tout net: " Au fond, tu es un mec " ! Elle rit... de façon démente. La femme dépouillée de sa fonction mythique ne peut plus être une femme aux yeux de l'homme.

Le dernier exemple invoqué à ce chapitre montre la femme libérée, tranquille et sereine même si l'homme

(le mari) fait preuve d'une incompréhension totale, voire d'une impuissance manifeste à se dominer. Les cris du mari opposés au silence de l'épouse confèrent à cette dernière la supériorité évidente de celle-qui-domine-la-situation. En bref, on annonce à la télé le nouveau livre de Raymonde Amineau aux Editions des Femmes (*Nevermore*, p. 11). Cette publicité provoque chez le mari une réaction violente: " Ca suffit! ", " on ne voit plus que des femmes... on n'entend plus parler que des femmes... il n'y a plus que les femmes qui existent ". Puis, il se justifie: il n'est pas contre, elle fait bien ce qu'elle veut, quoi... il ne l'emmerde pas... elle n'est pas opprimée! Devant son mutisme, il repart en guerre: " Bouclez-la ", " les hommes ont fini de se laisser trainer dans la boue " ! Puis, le vieux rêve (mysogyne?) resurgit à la surface: pourquoi pas le harem comme en Afrique?...où l'homme reprendrait sa place de seigneur adulé et adoré? Et comme convaincre ne s'exerce pas sans un minimum de séduction: " Tu adorerais ça, si, si." Cependant, l'esprit caustique attendait dans le revers d'une idée: " ça te rendrait plus aimable parce que tu aurais de l'émulation...". A la fin, la femme muette se contente de lui tirer le nez comme on le ferait à un enfant qu'on ne veut pas rabrouer mais qu'il est impossible d'écouter plus avant. La libération des femmes a rejoint l'Afrique; le contestataire court après un cerf-volant qui lui a depuis longtemps échappé!

Si Bretécher montre, de la libération des femmes, une image tantôt faible, tantôt affermie, il est évident par ailleurs que l'évolution de ce phénomène est tributaire de la résistance des hommes d'une part et de celle des femmes d'autre part aux mythes qui encombrant notre

ciel idéologique. La libération n'est-elle pas un courant politique qui n'a d'existence que si ses idées sont pratiquées et assumées individuellement? Autrement, il n'est que fanions qu'on agite?

Le militant de gauche... ou la révolution en chambre

L'image de l'intellectuel-militant de gauche qui émane des histoires de frustrés de Bretécher n'est pas plus rassurante que celle de la femme libérée. Ou plutôt, cette caricaturiste ne vise-t-elle pas à faire éclater les contradictions que vivent ces penseurs en dichotomie avec une société capitaliste, divisés entre l'être et le devenir, entre la nécessité et le désir, entre la réalité et l'idéal social?

Le militant rappelé à l'ordre par deux filles de joie: " je parie que pendant ce temps-là, ta nana fait du secrétariat pour te permettre de penser ", vit assurément cette dichotomie (*Apostolat*, p. 15).

D'autre part, l'illustration de la pratique du militantisme marxiste par une femme dont le motif d'action est l'intérêt individuel - faire endêver son mari, échapper à son emprise - tourne cette activité en dérision. C'est ici une occupation subventionnée par le mari jusqu'à ce que la femme puisse " se trouver un job créatif et se tirer " par la suite (*Le bras droit du directeur*, p. 56). Que voir en cette mère qui, parce qu'elle a subi les processions de la Fête-Dieu quand elle était enfant, veut absolument faire participer de petits mômes à une manif contre les essais nucléaires: motif personnel ou nouvelle religion? (*Histoire des religions*, p. 7).

Quant à *Un homme simple* (p. 8), c'est une histoire qui met en évidence, avec tout le comique nécessaire, le fatras de mots et de justifications entourant toute activité, quelque futile qu'elle soit. Ici, le conditionnement idéologique de l'initié s'érige en barrière et se substitue à toute forme de réflexion dynamique à l'intérieur même du vécu. " Dans ce débat, dit le personnage, il faut être honnête et je vais l'être... je le dis et je l'avoue très simplement, tout intellectuel de gauche que je suis... et sans du tout chercher à me justifier car j'estime n'avoir pas besoin de justification... je veux dire et je n'hésite pas à le dire parce que c'est VRAI et NORMAL... encore qu'il faille expliciter le concept de normalité mais ça nous éloignerait de notre propos... je veux dire qu'au niveau de la DISTRACTIION... bien sûr je pourrais prétendre que je cherche à intégrer la demande culturelle de la masse des travailleurs, ce qui ne serait pas entièrement faux... mais je ne veux pas me réfugier dans cet argument facile... je dis seulement que de temps en temps parce qu'il ne faut rien exagérer... bien sûr c'est seulement quand je suis crevé, quand j'ai eu une journée particulièrement épuisante... et je n'ai pas peur de le dire, je l'avoue très simplement et ça me semble très important... le soir, eh bien, il m'arrive de regarder des imbécillités à la télé." Maniérisme, refoulement du sujet par des artifices savamment habillés, imposture du langage? Il sera question, dans un chapitre ultérieur, des particularités du discours bourgeois.

Les femmes militantes gauchistes de Bretécher sont particulièrement agressives et excessives. Dans le groupe FEMMES créé par elles, on ne parle que de sexe

et d'avortement dans une perspective " d'élimination totale des mecs de la surface du globe ". (*Les militantes*, p. 68). Le mariage y est vu comme une trahison, une forme de démente. La lutte des femmes n'y est illustrée qu'en activité publique - obligatoire - (des articles dans le *Torchon brûlé*, la permanence au M.L.A.C., qui confèrent l'indépendance intellectuelle, physique et économique) et toute tentative d'être une partenaire intime de l'homme est considérée comme une soumission au conditionnement idéologique qui pousse à se conformer aux stéréotypes traditionnels. La militante qui " décroche " pour épouser un homme ordinaire se trouve incapable de trouver et de formuler (à sa copine convaincue) la moindre justification plausible. Ses désirs secrets sont inavouables et sa position intenable dans un groupe social où les idées (à la mode) conditionnent essentiellement le sens à donner à l'existence (*Les collabos*, p. 63).

Mode féminine et aliénation

Il serait intéressant, à cette étape de l'analyse, d'insister précisément sur le thème de l'aliénation; les normes imposées aux femmes par la mode font l'objet de plaisanteries (sic) acerbes de la part de l'auteur. Dans *Oeil de lynx* (p. 69), quelle torture que celle du maquillage des yeux... à tout prix! Quant aux blue jeans, si la mode contre-culture le veut, femme le veut... même si son " cul est un camion " (p. 55). Après le jeans, le chiffon pour se sentir " follement femme " (*Frivolités*, p. 53). Les seins, elle se les fera triturer jusqu'à ce qu'ils soient parfaits... à moins qu'ils ne lui poussent sans devant-derrrière! (*Seins suspense*, p. 67). Pour ce qui est de la cellulite (problème no. 1), la nouvelle manière de s'en débarrasser consiste à

“ dissoudre la graisse fibrosée en injectant des corticoïdes ” et à faire “ fondre les muscles qui ont une forme défectueuse ”. “ Bientôt, ils vont nous attaquer au marteau-piqueur ” de répliquer l’une des victimes. Soulignons cependant que la solution proposée émane de la revue Marie-Claire et que la riposte de la victime éventuelle n’outrepasse pas ici la limite du simple commentaire (*Les vampires*, p. 45). Par ailleurs, le culte du bronzage y est célébré comme un rituel sacré... avec le mutisme de la vénération (*Culte*, p. 51).

La femme française illustrée par Bretécher est assujettie à la mode comme au regard de l’homme conditionné par l’idéologie courante de la beauté et de la perfection physique féminine. Cependant, dans *Cuisse de nymphe* (p.43), la femme devient défaitiste: toute émotion sensuelle est évacuée, l’acceptation de soi, impossible. La mise en valeur de son corps, s’il ne répond pas aux normes, donne lieu à un acharnement qui ne fait que nourrir la dépréciation de soi et entamer le désir. Le corps réifié tient lieu d’objectif de l’activité sexuelle. La motivation ultime, c’est son corps au goût du jour. Toutefois, malgré leur découragement, les deux copines n’abandonneront pas. La règle du jeu leur impose de se conformer. La critique ne résorbe pas la contradiction.

Les contradictions de la société bourgeoise

La société bourgeoise, telle que décrite par notre auteur-dessinateur, n’est pas non plus à l’abri des contradictions. L’affection maternelle y est, entre autres, balayée au profit du prestige; le prétexte de la “ culture ” des

enfants recouvre l'abandon des responsabilités, la délégation de pouvoir. " Vivement qu'il ait 5 ans, dit la mère: il aura commencé son analyse ". (*L'enfant à névrose*, p. 37). L'activité organisée et " culturante " tient lieu de vie familiale où l'investissement émotif reste sans intérêt. Occuper les enfants au karaté, à l'expression picturale, en poterie, reliure, sculpture, litho, expression corporelle, conversation anglaise, sport équestre, tout est souhaitable pour autant qu'on " canalise les dons ". Déjà consommateurs de culture organisée, les enfants, absents de la maison, permettront aux mères de faire librement shopping / culture / consommation (*Les mères-poules*, p. 57).

Quand il y a motivation de la part des parents à éduquer eux-mêmes leurs enfants, elle est écartée, oblitérée par un autre objectif: celui de l'intérêt particulier; l'éducation rêvée serait celle où l'enfant nourrirait en permanence les ambitions parentales (*Ode à Tintin*, p. 17). Et si les mêmes deviennent odieux, il faut n'en blâmer que les impératifs du standing social (*L'enfance nue*, p. 12).

Il en est de même de cette mère attentive aux moindres malaises de sa fille: sa sollicitude n'a finalement d'objet que son propre confort; " à la moindre des choses, le gynécologue t'enlèvera tout ", de dire la mère à sa fille, " on sera plus tranquille ". Le risque de vivre ne vaut pas l'inquiétude qu'il implique! L'amputation vaut mieux que la peur de perdre un membre. L'intérêt ponctuel autant que le souci d'efficacité ont priorité sur le bon sens (*La totale*, p. 62).

Par ailleurs, le chantage, passé aux mains des jeunes gens, devient l'instrument rêvé pour se faire "accepter" des parents (*Vers l'abîme*, p. 33). L'autorité de l'adulte supprimée, la gifle n'a donc plus aucune justification à moins qu'elle ne fournisse à l'enfant giflé une arme susceptible de lui permettre une persécution odieuse (*Histoire*, p. 38). Le chômage, d'autre part, pousse les jeunes gens à se tirer d'affaire en faisant n'importe quoi: jouer dans des films porno, par exemple (*Vers l'abîme*, p. 33), pendant que le jeune cadre, sortant d'un stage de créativité subventionné par sa boîte, ne rêve que de nouvelles vacances (*Le repos du cadre*, p. 46).

Les raisons invoquées pour mettre au monde ou pas un enfant sont étayées autant par le sentimentalisme que par la menace de la déstabilisation du couple. À bout d'argument, on abandonnera au hasard le fardeau de choisir (*L'appel de l'espèce*, p. 21).

La représentation du monde du travail (de bureau) est marquée de laisser-aller (*Le pigiste*, p. 34); il n'y a qu'en vacances qu'on est bien; on se plaint d'avoir mal au côté, de trop travailler. La psycho-somatisation se guérit au café-valium puisque les toubibs ne sont que des incompetents (*Les maîtres du monde*, p. 24). En soirée, on s'ennuie ferme, on le dit puis, on s'accommode de l'ennui: on dénonce ce que l'on contribue à perpétuer par le seul fait de sa présence (*Fantasia*, p. 26). Même le non-conformiste sera récupéré par le snob: celui qui apportera en vacances Guy Des Cars, Placid et Muzo quand les autres se tapent Zola, Proust, Michaux, Lacan, Barthes, Illich et Stendhal sera considéré comme un être merveilleux... un poète, quoi! (*Contre-culture*, p. 47).

L'attitude devant l'argent donne lieu à la description de comportements complètement aberrants. Le partage d'une addition de \$140. par 6 personnes occasionne une supputation sans fin... et des emportements ridicules (*Le partage de midi*, p. 13). Autrement, le désir spontané de garder pour soi de l'argent trouvé provoque un discours faux, surfait qui évacue complètement le problème en justifiant la veulerie: les préjugés contre le patron du café qu'on traite de " Tête de gargonier ", et contre le garçon qu'on dit trop aliéné, auront tôt fait de laisser s'évanouir tout scrupule (*Nos consciences*, p. 31).

La conscience sociale de deux touristes français va jusqu'à reconnaître que leur " activité " de touristes en Afrique du nord constitue une provocation à l'égard d'un peuple plus démuné qu'eux. " Remarque qu'ils ne vivent pas mal, ils mangent!", ajoutent-ils. En colonialistes conquérants, ils ne répudient pas le " viol culturel et économique " dont ces pays sont l'objet: leur présence même en atteste quand, par ailleurs, ils affirment qu'une éducation politique enlèverait à ces colonisés l'envie de posséder. La possession tranquille de la vérité aura rendue impensable toute auto-critique, la sécurité intérieure, permis toutes les contradictions. Le paternalisme politique (ou la raison du plus fort) incitera nos héros à justifier de façon rationnelle, à pardonner l'attitude du colonisé (*Le vice et la vertu*, p. 52).

Et que dire de cet intellectuel qui décrie les études imposées aux moutards et vante la valeur équilibrante du travail manuel: " Les démerdards, c'est nécessaire dans une société "... du moment que son fils a son bac! (*Le secret du bonheur*, p. 22). De toute façon, n'y a-t-il pas

que les privilégiés qui réussissent, en création particulièrement (p.66)?

Le langage bourgeois ou l'évacuation du sens

Dans cette perspective, observons cette scène d'aérogare où toute la volonté de contestation est résorbée par l'émission de critiques verbales où le dire tient lieu de l'agir (*Mouton vole*, p. 49) ou bien, une discussion de couple sur les vacances prises séparément, où le sujet est refoulé, le sujet véritable (la liberté sexuelle), où les arguments fallacieux voilent des motifs plus profonds. La discussion se termine sur une accusation, projection flagrante du désir inavoué, désir que l'on attribue à l'autre: " Avoue quand même que ce qui t'intéresse là-dedans, c'est te faire sauter tranquillement " (*La biaiseuse*, p. 48).

Le discours ici est imposture; il camoufle, biaise, récupère tout. Dans *Nos amies les bêtes* (p. 54), la situation difficile (financière et amoureuse) dans laquelle se trouve notre héros est voilée par l'épate: on " s'éclate ", on se tire en l'air, on se passionne pour le " renouvellement du concept d'oeuvre ". La séparation du couple se résorbe dans le travail fou où on " s'éclate comme des bêtes". La légèreté devient l'indice de bien-être, le nouveau style celui du renouvellement. Il suffisait d'y penser... Le vivre se fige en une série de masques...de masques de vainqueurs. L'esbrouffe a aliéné la parole, fait éclater le senti. La parade tient lieu d'échange avec autrui. La communication - à sens unique - n'est plus qu'un montage savant de ses velléités de devenir.

Pareillement, le voyage à l'étranger n'est justifié que par le travail à y accomplir; le simple plaisir du touriste curieux est boudé. L'enthousiasme réel est considéré comme une attitude démodée. Les déplacements en Corse, à la Martinique ou en Thaïlande sont évoqués dans un discours d'indifférence surfaite où seul le fastidieux des démarches de visa est digne d'être signalé. L'intérêt véritable est refoulé au profit d'un exhibitionnisme blasé où le rapport aux mots est disloqué (*Aliénation*, p. 44). Cependant, lors du voyage occasionné par le boulot, l'aliénation des personnages est visible en ce qu'ils ne réussissent pas à se dégager de l'étau imposé par lui; la jouissance de vivre (voyager, en l'occurrence) trouve son expression dans l'importance affichée de l'activité intellectuelle; le vécu est supplanté par la complaisance du regard sur soi.

Société de transition: les rôles nouveaux

Une certaine complaisance n'est pas absente dans les rôles de transition que vont assumer les femmes de Bretécher.

Dans le parc naturel à femmes-objets (*Nostalgie*, p. 60), l'auteur renverse le mythe de la femme-objet: le rôle de dominateur y est joué par la femme. Il s'agit en quelque sorte de l'histoire d'un homme-objet qui débourse de l'argent pour aller soulager ses frustrations, ses nostalgies; programmée comme un parcomètre, la femme sait les mots et les gestes qui mettront l'homme à sa merci. Non seulement ce service constitue le gagne-pain de la femme mais il contribue à faire d'elle le pourvoyeur de la maison et à lui conférer l'autorité qui y est attachée. Par

contre, la femme ne fait qu'y endosser l'aliénation du travailleur-de-neuf-à-cinq: l'autorité/la contrainte du " maître-de-maison " n'a fait que changer de sexe. La femme libérée ressemble ici au scorpion qui se pique avec son propre venin. Même tactique pour la lesbienne qui se met en ménage et dont l'aliénation de femme-au-foyer est qualifiée (par elle) d'inférieure (*Ma moitié de citron*, p. 70).

La libération récente occasionne, chez Guiguitte, une désinvolture exempte de toute inhibition, balayée des contraintes imposées par le tact le plus élémentaire envers son mari (*Guiguitte et les hommes*, p. 33). La caricature de Bretécher dénonce, ainsi, une société où les pressions idéologiques inhibent l'authenticité du vécu et refoulent le discours sensible.

Bref, Bretécher imaginerait-elle, à grands traits noirs incisifs, ce regard fragmenté d'une société sur elle-même qu'elle en aura dénoncé la complaisance, l'affectation. Dure, farouche, intransigeante, elle attaque; la stylisation, l'amplification, la surenchère servent ici un propos qu'elle n'impose pas plus qu'elle ne propose: seul son regard vif et lucide suffit. Le doctrinal y est relayé par l'ironique, voire le satirique. Elle voit ce qui est. " Le réalisme, disait Brecht, ce n'est pas comment sont les choses vraies, mais comment sont vraiment les choses ". Cependant, si le " comment sont vraiment les choses " semble assumé, le pied-de-nez, à la fois caustique et désabusé n'est toutefois pas interdit.

